

PASSION, PATIENCE ET MERVEILLES

Rencontre avec le photographe animalier Luc Farrell

Bruce Gervais

« MON PÈRE EST PROBABLEMENT LE DERNIER DES VRAIS COUREURS DES BOIS QU'A CONNU L'ABITIBI-TÉMISCAMINGUE », DIRA D'ENTRÉE DE JEU LE PHOTOGRAPHE LUC FARRELL, AU MOMENT D'AMORCER UNE DISCUSSION FORT PASSIONNANTE SUR UNE PASSION QUI DURE POUR LUI DEPUIS TOUJOURS : L'AMOUR DES ANIMAUX. S'IL POSSÈDE AUJOURD'HUI UNE BANQUE DE 25 000 PHOTOS D'ANIMAUX DE LA FORÊT BORÉALE, C'EST SUR LES TRACES DE SON PÈRE QU'A TOUT D'ABORD MARCHÉ LUC FARRELL.

Originaire de La Sarre, Luc Farrell a souvent vu son père quitter le domicile familial durant des hivers entiers. « Il partait de La Sarre en canot et il pagayait jusqu'à la rivière Kanasuta où il pratiquait la trappe dans des secteurs allant de Duparquet jusqu'à Rouyn-Noranda », précise-t-il. Cette pratique à laquelle on s'adonne désormais presque plus, sinon que pour quelques passionnés, il l'a bien connue. « J'ai longtemps fait de la trappe, mais est venu le moment où la mort de l'animal, je ne voulais plus vivre ça. En 2004, après avoir participé à une vaste opération de réintroduction du lynx au Colorado, j'ai abandonné la trappe. » Toujours aussi passionné par les animaux, il allait remplacer ses pièges et ses collets par des téléobjectifs puissants et une tonne de patience.

Si la passion des animaux lui vient de son père, c'est de sa mère qu'il tient son goût pour la photo. « Elle en prenait tout le temps quand j'étais petit; même aujourd'hui, bien qu'elle soit moins active, elle fait beaucoup de photos », poursuit le photographe, qui avoue que le numérique a joué un rôle important dans sa décision de revenir à la photo, en 2004. Revenir, oui, car il a fait l'achat de son premier appareil à l'âge de douze ans. « Un Reflex automatique avec un téléobjectif de 200 millimètres; dans ma tête, j'étais équipé comme un pro! » En 2003, il se dotait d'un appareil numérique de trois mégapixels qui, aujourd'hui, serait bien désuet. Suivent, en une dizaine d'années, des milliers de sorties et, graduellement, l'achat d'équipement toujours plus sophistiqué. « Aujourd'hui, je dois bien avoir pour plus de 20 000 dollars d'équipement », précise-t-il.

UNE PASSION, PAS UN MÉTIER

Tout passionné qu'il soit, Luc Farrell n'a jamais fait de la photo ni de la trappe, d'ailleurs, des métiers. Technicien en télécommunications à Hydro-Québec, il entend cependant profiter d'une retraite qu'il anticipe déjà (il a 46 ans) pour s'adonner à ses passions, celles des animaux et de la photo, car il faut savoir que pour piéger un renard, une martre,

voire un loup dans son objectif, c'est à des heures de patience que doit s'astreindre le photographe. Et là, les habiletés du trappeur lui sont précieuses. « Je connais bien les habitudes des animaux, leurs traces, leur tanière. En gros, je me fie aux mêmes règles que celles que je suivais en trappant. Mais je dois être très patient », dit-il. Comme les animaux laissent des traces dans la neige, le travail est-il plus facile en hiver? « Non, quelqu'un qui est habitué va trouver autant de signes de passage en hiver qu'en été », de répondre Luc Farrell, qui donne l'exemple d'un réseau de terriers de renards qu'il connaît bien dans le secteur de Rouyn-Noranda.



Photo : Luc Farrell

Luc Farrell a délaissé la trappe et capture maintenant ses proies avec son téléobjectif. Ici, un vison qui n'y laissera pas sa peau!

« Bon an mal an, j'y trouve toujours une famille. » Ainsi a-t-il des repaires pour une foule d'animaux : « Pour la loutre, dans les trous d'eau ouverts, j'ai des repaires dans trois lacs autour de Rouyn-Noranda. » Tellement de repaires et de connaissances, donc, que parfois, cela peut devenir un peu périlleux. À ce titre, il y a la fois où le photographe s'est accroupi pour regarder à l'intérieur d'une tanière qu'il croyait être celle d'un ours pour découvrir que l'animal y était, endormi. « C'était en octobre, c'était vraiment une chance de trouver ça! » (voir la photo en p. 22) Évidemment, l'équipement, sa lourdeur, peut être un autre problème, surtout lorsque vous faites l'ascension d'une pente aussi abrupte que celle du mont Chaudron!



« Avec tout mon équipement, j'avais gravi plus d'une trentaine de pieds et, d'un coup, j'ai été pris d'un vrai vertige. Rien d'agréable, croyez-moi! » Mais, rappelle-t-il, c'est ce même équipement, qui peut être si encombrant en pleine forêt, qui rend possibles des photos qui ne l'auraient pas été il y a dix ans.



Photo : Julie Delfour

L'équipement est parfois encombrant, mais cela ne semble pas effrayer les animaux. Patience et longueur de temps...



Photo : Luc Farrell

Le grand duc, une prise qui a été réalisée grâce à une technologie de pointe

A-t-il son « hit », sa « meilleure »? Pas vraiment, dit-il. Mais, en parlant un peu, on le voit s'émouvoir et chercher sur sa tablette électronique des clichés d'une gélinotte cachée dans la neige et dont on voit seulement la tête. Puis, le cliché suivant nous la montre en plein décollage! « Ça n'a pas été facile pour celle-là, car pour la faire décoller, il a fallu que je m'approche jusqu'à presque la toucher. Alors, la gélinotte s'envole, mais elle est presque dans mes jambes! J'ai dû

réessayer quelques fois avant de réussir. » Patience, oui. Mais de l'ingéniosité et du travail aussi. Et puis, la chance. Comme pour cette photo d'un vison dont on dirait presque qu'il prend la pose. « C'est l'affaire d'une seconde, à peine. Faut être prêt », ajoute-t-il. Et il revient sur la technologie. Sur la lumière, surtout. « L'avancement de la technologie, ça aide grandement. Avant, j'atteignais les limites de l'équipement (lumière) alors que maintenant, avec les stabilisateurs d'images et des lentilles 500 millimètres, on peut faire des miracles. » Il montre alors le cliché d'un grand duc, magnifique. « Je ne le voyais même pas à l'œil nu, enfin, presque pas! »

PRÈS DE LA VILLE, AU CŒUR DE LA NATURE

C'est l'apanage de l'Abitibi-Témiscamingue : nature sauvage et urbanité se côtoient de si près! Et Luc Farrell en tire des constats intéressants. D'abord, que nous partageons le territoire avec une faune bien plus foisonnante, et ce, de bien plus près qu'on ne le pense! « Les gens ne sont pas conscients de la densité et

de la diversité de la faune qui nous entoure », commente-t-il. Son exemple : « Le lac Pelletier, qui a mauvaise réputation, et le secteur qui l'entoure, est un des plus giboyeux que je connaisse. Les barbottes, perchaudes et crapets sont des poissons plutôt lents et font le régal des visons et des loutres, mais aussi des huards et grands harles, par exemple. » Même chose pour le petit lac Senator, toujours aux alentours de Rouyn-Noranda, ville autour de laquelle il prend environ 90 % de ses photos. D'ailleurs, c'est en parlant d'accès à la forêt que le photographe nous fait remarquer que c'est très près de la ville que tous ces animaux ont été croqués sur le vif! Comme quoi, pour qui a l'œil ouvert...



Photo : Luc Farrell

Il faut souvent attendre, être patient, afin d'attraper l'instant parfait

Celui dont on peut voir les photos dans Le Couvert boréal et la revue Nature sauvage, entre autres, se prépare au printemps, car c'est une bonne saison pour la photo. Ses défis : « Des photos d'action, prédateurs-proies. Plus de photos de pékans, je n'en ai qu'une seule! » Son vœu : « Être en éveil, car c'est l'éveil et l'espoir qui font la patience du photographe animalier que je suis. » ■



Photo : Luc Farrell